



HAL
open science

”Le Kairos dans l’analyse temporelle”

Marc Bessin

► **To cite this version:**

Marc Bessin. ”Le Kairos dans l’analyse temporelle”. Cahiers lillois d’économie et de sociologie, 1998, Temps et contretemps. Approches sociologiques, 32, pp.55-73. hal-03008621

HAL Id: hal-03008621

<https://hal.science/hal-03008621>

Submitted on 16 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

"Le *Kairos* dans l'analyse temporelle"

Marc Bessin, Chargé de recherche au CNRS, Groupe de Recherche sur la Socialisation

Résumé

Cet article, qui plaide pour une sociologie des temps inscrite dans les débats sur les théories de l'action, vise à présenter une dimension souvent négligée de l'analyse temporelle, celle du *Kairos*. En présentant rapidement les discussions sur le sens pratique et l'anticipation de l'action, au regard de la place accordée au passé, et en mettant ainsi l'accent sur le moment opportun, il s'agira de remettre doublement en cause les conceptions dominantes sur le temps. D'une part, c'est par leur activité que les individus se temporalisent. Le temps devient ainsi le produit de la pratique, et non pas un contenant qui lui est préalable. D'autre part, la sociologie peut éviter les risques spéculatifs du temps en étudiant les phénomènes de chronologie sociale qui expriment des rapports de pouvoir et des usages socialement différenciés. La distinction entre stratégies et tactiques comme modalités de l'action permet ainsi de considérer les pratiques ordinaires, pouvant émaner des plus dominés, capables de générer un temps, d'une autre nature que celui qu'elles subissent ou éventuellement contournent. Ainsi, l'analyse temporelle doit-elle se doter, aux côtés d'un temps transcendantal, qui s'impose par l'efficace des normes, des institutions ou de la domination, d'un temps de l'émergence et de l'occasion qui s'avère pertinent au regard des dérégulations temporelles actuellement à l'oeuvre.

Introduction

Revenir sur le statut des études sociologiques centrées sur l'analyse temporelle dans la discipline permettrait peut-être de lever un malentendu, au moment où elles semblent se multiplier. Nous voyons en effet se développer deux types de travaux qui auraient tout intérêt à se rencontrer. D'un côté les sociologies de l'action qui abordent la question du temps, sans pour autant en faire un objet principal de leur questionnement ; de l'autre les spécialistes de la question temporelle qui ne s'ouvrent que trop rarement aux discussions entre les différentes théories de l'action. Je voudrais donc ici plaider en faveur d'une plus grande considération pour ces débats qui éclairent l'analyse temporelle et enrichissent considérablement l'ambitieux programme de recherche tracé par les "sociologues du temps"¹. Chemin faisant, en mettant l'accent sur la diversité des approches du temps et de l'action, qui renvoient à la pluralité même des logiques d'action suivies par les personnes et la multiplicité des temps qui les traversent, j'insisterai sur une distinction fondamentale entre deux dimensions temporelles, le *Chronos* et le *Kairos*. Si la première nous est familière, cet article voudrait tenter de montrer la pertinence de la seconde, dans le but de retracer les différentes approches du temps et de l'action au regard de la complémentarité qu'elles forment. Revenir, avec le *Kairos*, à une dimension relativement absente des catégories d'analyse classique du temps, pour montrer l'intérêt heuristique de "l'occasion", du "moment opportun", est aussi une autre manière de poser la question du pouvoir, incontournable lorsque l'on évoque le temps.

¹) Notamment William Grossin, sans oublier ce qu'a développé à la fin de sa vie Henri Lefebvre. Cf. Grossin W., *Pour une science des temps. Introduction à l'écologie temporelle*, Toulouse, Octares ed., 1996 ; Lefebvre H., *Éléments de rythmanalyse. Introduction à la connaissance des rythmes*, Paris, Syllepse, 1992.

Mon propos voudrait renverser un double postulat dans l'interprétation classique du temps. Le temps sera ici surtout considéré comme effet de l'activité. Il s'agit donc d'abandonner l'idée d'une action qui s'effectuerait, comme pour la catégorie de l'espace, à l'intérieur d'un contenant qui serait le temps. D'autre part, les individus qui sont soumis à des formes de domination sans cesse renouvelées, notamment à travers les temps auxquels ils sont confrontés et qui expriment ces rapports de pouvoir, sont dans ce cadre d'analyse dotés de compétences et de savoir-faire qui les font agir. C'est ce que Michel de Certeau² range au registre des logiques d'action relevant de la tactique, par opposition à la stratégie. Ainsi, les pratiques ordinaires, qui subissent ou contournent les temporalités dominantes, sont également elles-mêmes génératrices de temps. Il convient cependant, pour en rendre compte, de s'intéresser à des dimensions temporelles telles que l'à-propos, l'occasion, l'émergence ou l'opportunité, ce que rassemble justement la notion de *Kairos*.

L'analyse sociologique du temps : une sociologie de l'action

A leur tour, les sociologues semblent s'intéresser de près au temps. Les aspects temporels de la vie sociale ont certes toujours constitué une part non négligeable de leur analyse, mais le temps paraît devenir aujourd'hui une préoccupation majeure en sciences sociales, et plus particulièrement en sociologie. J'en voudrais pour preuve, pour en rester à la situation française, la tenue de séminaires uniquement consacrés à cette thématique et la publication de nombreux numéros spéciaux de revues ou d'ouvrages³. La temporalité apparaît comme un thème spécifique de la discipline, et nombreux sont les chercheurs qui se réclament d'une "sociologie du temps" ou d'une "sociologie des temps sociaux", champ de la sociologie qui se structurerait - comme on peut parler de sociologie du travail ou de l'éducation. C'est pourtant un poncif de dire que le temps est transversal à tous les champs possibles de cette discipline. S'il y a place à une sociologie du temps, celle-ci ne peut être que sociologie générale au sens plein du terme, dans son rapport avec toutes les sociologies spécialisées⁴ puisqu'elle investit toutes les formes du social. J'aimerais cependant préciser le statut de la sociologie qui prend pour objet direct d'analyse la temporalité, en avançant l'idée qu'elle est indissociable d'une sociologie de l'action.

Le temps, un effet des pratiques

A l'occasion du Mondial de football 98, on a pu souvent voir à la télévision, entre deux mi-temps d'une partie, une publicité pour une célèbre marque de montres suisses qui affirmait : "le temps, c'est ce que vous en faites". Avec ce slogan, plusieurs conceptions de l'action sont possibles. Celles d'un acteur qui se construirait et reconstruirait en permanence dans l'interaction immédiate, ou celles qui considèrent plus systématiquement les traces de ses expériences passées. En suivant Bernard Lepetit qui nous invitait à "naviguer entre les écueils, d'une part d'une conception naïve

² Certeau de M., *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, UGE, 1980.

³ Parmi les revues ayant récemment consacré un dossier au thème du temps : *Gérontologie et société*, n°77, 1996 ; *Informations sur les sciences sociales* (symposiums réguliers du groupe "Temps, Culture, Société" de la MSH depuis 1990) n°4-1996 & n°1-1997 ; *Politix*, n°39, 1997 ; *Terrain*, n°29, 1997 ; *Annales de la Recherche Urbaine*, n°77, 1998 ; *Revue Française des Affaires Sociales*, à paraître fin 98 ; *Cahiers du GEDISST*, à paraître en 1999 ; etc. Parmi les ouvrages spécifiquement centrés sur la question : Chesneaux J., *Habiter le temps*, Paris, 1996 ; Grossin W., *Op. Cit.*, 1996 ; Mercure D., *Les temporalités sociales*, L'Harmattan, Paris, 1995 ; Pronovost G., *Sociologie du temps*, De Boeck Université, Bruxelles, 1996 ; Sue R., *Temps et ordre social*, PUF, Paris, 1994 ; etc. Auxquels il faut ajouter des traductions qui restent trop rares : Nowotny, H. (1989) *Le temps à soi. Genèse et structuration d'un sentiment du temps*, Paris, éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, 1992 ; Elias, N. (1984) *Du temps*, Paris, Fayard, 1996.

⁴ Cf. Cavalli A., préface de l'édition italienne de Zerubavel E., *Ritmi nascosti, orari e calendari nella vita sociale*, Il Mulino, Bologna, 1985.

de l'interactionnisme, et d'autre part, d'un structuralisme temporel"⁵, je retiendrai de cette publicité que le temps constitue un effet des pratiques, ou selon les termes de William Grossin, que les temps sont une expression des phénomènes. Cet auteur, précurseur en matière d'analyse sociologique des temps, écrit dans son dernier livre⁶ que "c'est contre l'idée que les temps sont forcément subis que la notion d'écologie temporelle s'imposera". En ce sens, une sociologie des temps conçus comme produits de l'activité doit se compléter d'une sociologie de l'action, "le temps n'ayant pas d'autonomie par rapport à l'action"⁷. De plus, en ramenant la temporalité aux pratiques qui la génèrent, on réaffirme du même coup la multiplicité des temps propres aux différentes logiques d'action qui sous-tendent les pratiques.

Quel temps au principe de l'action ?

Les conceptions sociologiques du temps et de l'action sont étroitement liées, ainsi les différentes théories sociologiques de l'action développent des conceptions du temps qui leur sont propres, notamment à travers la considération qu'il convient de donner au passé. En partant de cette proposition, j'aboutirai inévitablement à une présentation bipolaire de ces différentes conceptions, étant bien entendu que la plupart des constructions théoriques de l'action ne s'avèrent pas aussi schématiques. Donc, grossièrement, on retrouve à un pôle les modèles qui confèrent un poids déterminant au passé des acteurs pour expliquer leurs pratiques, de l'autre ceux qui se préoccupent de la situation présente sans la rattacher à ce qui peut participer de son élaboration. Comme le résume Bernard Lahire, "dans le premier cas, les expériences passées sont au principe de toutes les actions futures ; dans le second cas, les acteurs sont des êtres dépourvus de passé, contraints seulement par la logique de la situation présente"⁸. Ceux-là s'intéressent plutôt à l'acteur alors que ceux-ci se concentrent plus sur une analyse de l'action pour elle-même. Il est évidemment possible comme le fait Pierre-Michel Menger dans le long exposé qu'il présente de ces deux paradigmes, de parler de déterminisme d'un côté, d'interactionnisme de l'autre. "Dans une sociologie de type déterministe, le temps est condensé à l'origine du système d'action, puisqu'il est responsable de la dotation des acteurs en ressources matérielles et cognitives, et qu'il est sédimenté dans les valeurs et normes qui orientent le système de préférences des acteurs. (...) Le temps est un temps d'actualisation de virtualités de sédimentation et réactivation de traces" ce qui amène cet auteur à en conclure que "ce n'est pas un temps productif."⁹

A l'autre pôle, on prête au contraire une grande attention au contextuel, quitte parfois à négliger ce qui relève de l'incorporé, pour expliquer l'action en train de se faire, c'est-à-dire la production même d'un temps se rapportant à ce phénomène. Pour George Herbert Mead, qui a proposé une sociologie du temps constituant un modèle influant pour la tradition interactionniste, le présent est le seul lieu de la réalité. Tout est dans le présent, les phénomènes sociaux s'y déroulent. Le passé ou le futur n'existent que par rapport au présent. C'est à partir de celui-ci que se détermine la référence au passé, qui est donc amené à changer dans d'autres circonstances. Le présent transforme en effet continuellement l'état des forces et des valeurs en situation, il est donc le lieu

⁵) Je reprends ici les termes d'une présentation de la démarche de B.Lepetit faite par Francis Godard : "Temporalités plurielles : principes", Obadia A.(dir.), *Entreprendre la ville. Nouvelles temporalités, nouveaux services*, L'aube, 1997.

⁶) Cf. Grossin W., *Op.Cit.* Dans ce livre qui insiste si bien sur la multiplicité des temps qui résultent de la pratique, l'auteur n'a malheureusement pas abordé les théories de l'action se rapportant à ces temps.

⁷) Bensa A., "Images et usages du temps", *Terrain*, n°29, 1997, p.16.

⁸) Lahire B., *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Nathan, Paris, 1998, p.53-54.

⁹) Menger P.M., "Temporalité et différences interindividuelles : l'analyse de l'action en sociologie et en économie", *Revue Française de Sociologie*, XXXVIII, 1997, pp.594-595.

de construction de la réalité sociale qui s'avère dynamique grâce à l'émergence d'événements. "L'ultime référence du présent renvoie aux événements émergents, c'est-à-dire quelque chose qui arrive et qui est plus que la somme des processus qui l'ont constitué ; ce qui change, se poursuit ou disparaît ajoute au présent un contenu qu'il n'aurait pas eu autrement."¹⁰ La notion d'émergence, intimement liée au présent, centrale chez Mead, résume ainsi le lien entre l'action et le temps qui en résulte.

Certains tentent évidemment de dépasser cette opposition. Pierre Bourdieu qui, selon Menger, élaborerait une sociologie déterministe, développe pourtant une théorie de l'action où le temps résulte de la pratique. "Loin d'être une condition *a priori* de l'historicité, le temps est ce que l'activité pratique produit dans l'acte même de se produire. C'est parce que l'habitus est le produit de l'incorporation des régularités et des tendances immanentes du monde qu'il enferme l'*anticipation à l'état pratique* de ces tendances et de ces régularités, c'est-à-dire la référence non théorique à un avenir inscrit dans le présent immédiat. Le temps s'engendre dans le passage à l'acte, ou à la pensée, qui est, par définition, présentification et déprésentification, c'est-à-dire dans le langage du sens commun, "passage" du temps"¹¹. Ailleurs, Bourdieu est plus explicite encore en invitant à "reconstruire le point de vue de l'agent agissant, de la pratique comme "temporalisation", en faisant apparaître que la pratique n'est pas *dans* le temps, mais qu'elle *fait* le temps"¹².

Dans ces propos, Bourdieu défend l'idée d'un acteur inscrit sur des schèmes temporels de longue durée (l'habitus), où le poids des expériences passées est somme toute prépondérant, tout en considérant que le temps est produit de l'activité pratique, l'habitus se temporalisant dans l'acte même par lequel il se réalise. Cette proposition permet d'échapper aux représentations métaphysiques ou à toute forme d'objectivation qui ferait du temps un contenant de la pratique, une chose réifiée préalable à l'activité.¹³ Sur ce point précis, on rejoint donc un trait commun à l'ensemble des tenants d'une sociologie plus interactionniste.

Quelle place attribuer à l'anticipation de l'action ?

On peut donc accepter, à ce stade de présentation très générale, sommaire et rapide, qu'au-delà des conceptions de l'action, entre la prédominance accordée à ce qui est incorporé et l'importance donnée au contextuel, il reste possible d'arriver à un accord minimum sur un temps résultant de la pratique, contre un *a priorisme* qui ferait du temps un contenant préalable à l'action. Pour autant, la discussion doit se poursuivre plus avant. L'action n'est-elle qu'improvisation ? Peut-elle être anticipée ? Quelle place accorder à la programmation et à la rationalisation ?

Anticipation et improvisation

¹⁰) Mead GH., *The philosophy of the present*. La Salle, III., Open Court Publishing, p. 23 ; cité par Pronovost G., *Op. Cit.*

¹¹) Bourdieu P., *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, 1994, p. 172.

¹²) Bourdieu P., *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997, p. 247.

¹³) Nous ne rentrerons pas dans le cadre de cet article dans l'analyse critique des conceptions du temps de Bourdieu. Il convient simplement de noter le fait que les plus pragmatiques contestent à Bourdieu cette introduction de la dimension temporelle dans l'analyse des pratiques sociales en disant par exemple, comme Heindrun Friese, de façon d'ailleurs très rapide, que cette entreprise "tourne systématiquement court" chez Bourdieu. Cf. Friese H., "Le temps discours, les temps images. Pluralisation et ouverture de l'organisation temporelle de la vie quotidienne", *Politix*, n°39, 1997, p. 42.

Ce prolongement du débat sur l'anticipation de l'action et le sens pratique nous plonge alternativement dans l'ordre du calcul rationnel, de la programmation systématique de toute décision ou dans celui de l'improvisation totale et de l'adaptation généralisée aux situations qui se présentent. Les pratiques ordinaires, qui soulèvent apparemment peu d'enjeux, permettent non pas de trancher entre ces deux positions extrêmes, mais d'illustrer les postulats qui amènent à se centrer dans l'analyse sur des séquences d'action différentes.

Un propos représentatif des tenants d'une action qui ne tiendrait que de l'improvisation, qui a déjà été largement commenté, peut une nouvelle fois être cité dans le cadre de cet exposé : "Plutôt que de s'engager dans une planification détaillée, les gens abordent leur activité quotidienne lorsque l'occasion s'en présente. Ainsi, nous ne modifions pas le cours de nos actions pour aller dans un magasin, une bibliothèque ou bavarder avec un ami. Nous vaquons à nos activités et si nous nous trouvons à proximité du magasin ou de la bibliothèque ou sur le point de rencontrer un ami, nous laissons l'opportunité enclencher l'activité appropriée"¹⁴.

Dans ce genre de discussions, la généralisation forcée et la systématisation des propositions s'avère souvent inopérante. Si l'une des intentions de cet article revient à rappeler l'importance de l'opportunité dans les pratiques, cette proposition se trouve fragilisée dès lors qu'elle est présentée comme pertinente dans tous les cas, comme c'est manifestement le cas dans ces propos. De plus, ils forcent le trait en présentant la vie et ses pratiques ordinaires comme le résultat d'une succession de hasards, sans considérer les intentions ou les dispositions des individus qui leur donnent la possibilité de saisir ou non les occasions qui "s'offrent" à eux.

Bernard Lahire insiste à juste titre, à propos de ces discussions théoriques sur l'action pratique, sur la tendance constante à séparer l'action de la réflexion. Ses travaux sur les pratiques quotidiennes d'objectivation du temps ou de l'espace, à travers l'utilisation d'instruments de mise en forme de la temporalité ou de la spatialité tels que les calendriers, les agenda, les planning, les petites listes de courses ou d'activités à programmer, les cartes ou les itinéraires de voyage, montrent pourtant bien l'interpénétration entre ce qui relève de la pratique et de sa préparation, leur succession constante : "planification et routine, réflexion et ajustement pré-réflexif, etc., ne sont pas incompatibles, mais ils ne cessent de s'enchaîner, de se succéder dans la vie quotidienne"¹⁵. Effectuer un itinéraire de vacances, par exemple, consiste déjà à se mettre virtuellement en situation afin par exemple de considérer les désirs de visites en les pondérant avec la probabilité de l'affluence en fonction des dates. Il s'agit alors d'anticiper pratiquement ce qui pourrait arriver afin de faciliter les éventuels détours improvisés. Mais si "la "planification" ne s'oppose pas à l'improvisation" ou au "sens pratique" et repose même dans une large mesure sur des connaissances pratiques incorporées"¹⁶, elle introduit en tout cas un autre rapport à l'avenir et surtout, elle doit s'entendre de manière souple. Nous avons tous entendus des récits de voyage faisant apparaître des conflits à la suite d'une interprétation par trop rigide des intentions de départs, des itinéraires ou des programmes que certains protagonistes entendaient respecter à la lettre, si ce n'est à l'heure près.

En considérant les actions en train de se faire et de s'ajuster aux circonstances du moment, on met l'accent sur l'ajustement pré-réflexif. Il s'agit alors de s'intéresser aux pratiques en direct, voire dans l'urgence. Dès lors la logique de l'improvisation des acteurs se trouve mise en avant, au détriment des systèmes incorporés de dispositions qui les amènent à être réceptifs, prêts à agir, dans cette situation donnée. Mais toutes les pratiques ne s'effectuent pas dans le "feu de l'action", c'est pourquoi il faut revenir sur ce que l'on entend derrière la notion générale d'action.

¹⁴) Donald Norman, *The psychology of Everyday things*, cité dans Conein et Jacopin, 1993, in BL p179

¹⁵) Lahire B., *Op. Cit.*, p. 161.

¹⁶) *Ibid.*, p. 164.

Temps courts et temps longs de l'action, une question de focale

Ces débats sur l'action programmée ou improvisée soulignent en premier lieu les limites d'un exposé sommaire où l'on parle d'action ou de pratique en général, sans définir plus précisément de quel type d'action il est question. Présenté ainsi, j'ai évoqué quelques grands principes généraux qui permettent d'établir des différences qui semblent relever d'une vision relative du poids des expériences passées sur l'action. Or, si l'on devait examiner de plus près le type d'action qui est traité, il appert que les différentes théories ne parlent pas forcément des mêmes actions. Pour une même pratique, celle-ci pourra être considérée dans sa séquence singulière pour les uns, alors qu'elle sera rapportée à un ensemble de pratiques se succédant qui permettra par exemple de la situer sur un plan plus large d'analyse. Autrement dit, le problème relèverait autant du découpage séquentiel de l'action considérée¹⁷. Pour simplifier les positions en présence, d'un côté l'action est prise dans une séquence systématiquement courte, réduite le plus souvent à sa plus simple expression de façon à la ramener au présent en train de se produire. Dans ce cadre, on insiste plutôt sur les aspects microsociologiques de la vie sociale. De l'autre, on ramène systématiquement les activités les plus singulières à des séquences plus larges, relevant d'enjeux sociaux apparemment plus importants. Il s'agit donc, pour résumer, d'un problème d'utilisation de focale différente. Les enjeux ne sont pas situés au même niveau..

Si les sociologues se posent cette question, en arrivant parfois à une rupture dans le dialogue scientifique parce qu'ils ne parlent pas de la même chose à propos d'un même objet, les acteurs eux-mêmes sont confrontés à ce problème. La différence est cependant immense, il ne s'agit plus d'une confrontation virtuelle, qui sépare les tenants du court terme aux adeptes du temps long. La confrontation est bien réelle : elle expose les individus, qui n'ont par définition pas le don d'ubiquité, à leur propre pluralité. Nous sommes tous traversés par des multiples logiques d'action qui nous renvoient à une pluralité de temporalités que nous gérons plus ou moins habilement dans la vie quotidienne. Nous pouvons suivre des projets élaborés depuis longtemps, qui trouvent par exemple leur origine dans l'histoire familiale, tout en les adaptant, voire même en les remettant en cause, au gré des circonstances et des événements plus ou moins propices. A une pratique donnée, correspond donc différents moments qui peuvent être considérés tout aussi légitimement : son origine, sa genèse, son projet, son rêve, sa mise en écriture ou en plan, sa réalisation concrète qui, comme je viens de le dire, peut être appréhendée selon des focales et des séquences différentes.

Chronos et Kairos

Cet exposé sur les multiples temporalités liées à des logiques d'action différentes me permet d'introduire la distinction centrale de mon propos, entre deux dimensions fondamentales de l'analyse temporelle : le *Chronos* et le *Kairos*.

L'une est souvent négligée ou méconnue. L'objectif principal de cet article consiste à la présenter et en faire mieux apparaître sa pertinence. L'autre renvoie à la définition socialement reconnue du temps, à sa dimension dominante, rationalisée, résultant de tout un processus historique¹⁸.

Le temps du *Chronos* apparaît comme un découpage de la durée, il est segmenté et computable. Le *Chronos* relève de la succession d'étapes et évoque plutôt le temps linéaire, objectif et mesurable de l'horloge. Temps objectif par excellence, matérialisable selon une échelle, il peut donc s'appréhender mathématiquement, rationnellement. C'est cette dimension de l'expérience qui

¹⁷) Cf. en ce sens Lahire B., *Op. Cit.*, pp. 179-183.

¹⁸) Sur cette question, Cf. Elias, *Op. Cit.*

vient généralement à l'esprit lorsque l'on parle de temps, puisque l'on fonctionne à partir de sa standardisation : on parle d'un temps unique, de référence. C'est entre autres ce temps officiel sur lequel se fonde notamment les régulations à grande échelle nécessaires à la coordination généralisée, au bon fonctionnement des transports par exemple.

Le *Chronos* relève d'un cadre préalable à l'action. Cette structure préexistante induit une figure du temps se différenciant de l'activité humaine. La référence à un système extérieur et quantitatif assimile le temps du *Chronos*, tels l'espace avec le système métrique, à un vide à combler, une forme de contenant existant *a priori*, dans lequel les activités se répartissent et peuvent se comptabiliser. On peut ainsi, avec une échelle du temps définie au préalable, mesurer, établir un emploi du temps, planifier... Cette dimension conduit à une forme d'efficacité quantifiée, telles la rapidité ou la précocité. Il s'agit d'un temps objectivé, pensé en heures, en âges... La durée y est mise en forme à l'aide d'instruments d'objectivation comme le calendrier, le planning ou l'agenda pour rappeler le programme, la planification... Dans cette dimension *Chronos* de l'expérience du temps, le "quand ?" s'exprime en termes de "combien ?", "à quelle heure ?", "à quel âge ?".

Cette dimension-là du temps nous est familière. Le long processus de rationalisation de la société, qui s'est manifesté en tout premier lieu dans l'organisation et les conceptions temporelles, ont institué le *Chronos* comme la figure temporelle par excellence, au point que l'on a tendance à oublier les autres. Elle doit pourtant être complétée par le *Kairos*, dimension qui suggère l'opportunité, le moment adéquat ou favorable, l'occasion propice, la période adaptée... Le *Kairos* est intimement lié à l'action en train de se faire. Il présente une dimension plus qualitative et pragmatique du temps, qui relève du sens pratique, puisqu'il se construit à partir d'une multiplicité de temporalités : c'est le bon *tempo*, intervenir ou agir au bon moment. Cela constitue une opération de comparaison. Si l'occasion a été saisie, si ce moment opportun a été choisi parmi d'autres, c'est que, consciemment ou non, des différenciations, un tri et des priorités ont été effectués. Un enchevêtrement de plusieurs temps est d'emblée admis avec cette dimension, car c'est à partir de cet éventail ou de cette concurrence entre les différents moments qu'un choix doit être fait. C'est ainsi que se construit le présent ; la situation évolue car l'événement se produit ou l'action s'effectue dans le cadre de cette multiplicité.

Si l'efficacité du *Chronos* apparaît sous la forme de la vitesse, celle du *Kairos* est pondérée par des choix parfois éthiques, qui renvoient aux valeurs qui s'y rattachent. Les critères universels définissant *a priori* l'ordre des choses ou des acteurs en présence (*Chronos*) laissent la place dans cette dimension à l'appréciation d'une situation dans toutes ses dimensions.

Le temps du *Kairos* rappelle la dimension systémique, plurielle et globale de toute activité humaine, alors que le *Chronos* tend à gommer les contradictions qui caractérisent cette multiplicité des registres chez un même individu.

Dans cette dimension *Kairos* de l'expérience du temps, le "quand ?" s'exprime non plus en termes de "combien ?", mais en termes de "comment ?", "à quel moment ?", "par rapport à qui, à quoi ?". C'est l'expression d'un temps qui participe de l'action, qui en résulte.

Cette distinction entre *Kairos* et *Chronos* est étroitement liée aux considérations évoquées plus haut sur l'anticipation ou l'improvisation dans l'action. La programmation de l'action mobilise le *Chronos* alors que c'est le *Kairos* qui est privilégié dans l'improvisation. Ces deux dimensions temporelles renvoient en effet immédiatement à deux logiques d'action. Michel de Certeau, en introduisant la distinction entre tactique et stratégie, avait réussi à les présenter de manière à ne pas les réduire à une question de découpage de l'action, justement parce qu'il les appréhendait sous l'angle des rapports de pouvoir inhérent à la temporalité.

Une question de pouvoir

Le temps ayant une fonction principale de coordination et d'intégration, il a un usage hiérarchisant dans les rapports sociaux. La sociologie peut donc éviter les risques spéculatifs du temps qui entache trop souvent cette question, en étudiant les phénomènes de chronologie sociale qui expriment des rapports de pouvoir et des usages socialement différenciés. L'expérience quotidienne du temps de tout un chacun rappelle ce lien très étroit entre pouvoir et maîtrise du temps. Qui fait attendre l'autre ?¹⁹ Qui dicte les programmes ? Lequel convoque l'autre ? "Attendre et faire attendre, promettre, décider, fixer un délai : ainsi se forment les rapports de lutte"²⁰. Supprimer l'intervalle de temps revient à supprimer toute logique d'action. Le jeu avec l'intervalle, la mise en oeuvre du temps comme élément constitutif des relations humaines reposent sur la recherche du bon moment pour agir. "L'attente implique la soumission" et l'art de faire attendre est partie intégrante de l'exercice du pouvoir. Vivre dans un temps orienté par les autres est le propre de la soumission. Le pouvoir absolu s'exprime alors, nous rappelle Pierre Bourdieu, lorsqu'il n'y a même plus d'anticipation possible, "en ne donnant aux autres aucune prise à leur capacité de prévoir"²¹. Le temps, parce qu'il doit s'appréhender comme une relation, est donc aussi tout simplement un rapport de pouvoir.

Stratégie et tactique

On passerait donc à côté de l'essentiel si, dans le projet de rapprocher systématiquement les sociologies du temps et de l'action, les rapports de pouvoir et de domination étaient éludés sous prétexte de faire la part trop belle à tel ou tel courant de la discipline.

La référence à Michel de Certeau, personnage à part sur la scène intellectuelle, constitue un moyen d'échapper à ce genre de soupçons qui nous détournent trop souvent des réels enjeux dans le débat scientifique. Dans l'oeuvre foisonnante qu'il a laissé, je ne retiendrai ici que les prolégomènes à son programme de recherche sur les "manières de faire", et plus précisément la distinction qu'il fait apparaître entre stratégie et tactique.

En s'intéressant aux pratiques quotidiennes, de Certeau laisse de côté les classifications institutionnelles, les catégories désignées par le type d'activité ou d'après leur lieu d'élaboration, comme celles de travail ou de loisir. Il se penche plutôt sur les "modalités de l'action, les formalités des pratiques", quel que soit l'endroit d'où elles émanent. L'idée de départ consiste à prendre en compte les usages qui sont faits de ce qui est donné à consommer, entendu au sens large. "Il faut donc spécifier des schémas d'opérations. Comme en littérature on spécifie des "styles" ou manières d'écrire, on peut distinguer des "manières de faire" - de marcher, de lire, de produire, de parler, etc. Ces styles d'action interviennent dans un champ qui les régule à un premier niveau (par exemple le système de l'usine), mais ils y introduisent une façon d'en tirer parti qui obéit à d'autres règles et qui constitue comme un second niveau imbriqué dans le premier (ainsi la perruque). Assimilables à des *modes d'emploi*, ces "manières de faire" créent du jeu par une stratification de fonctionnements différents et interférents"²².

D'emblée, cette problématique des usages postule, comme le résume si bien l'expression "art du faible", que les individus qui sont soumis à des formes de domination multiples, sont malgré tout dotés de compétences et de savoir-faire qui les font agir. Ainsi, les pratiques ordinaires qui se

¹⁹) Cf. Schwartz B., *Queuing and waiting*, Chicago-London, University of Chicago Press, 1975.

²⁰) Nowotny, H., *Op. Cit.*, p. 148.

²¹) Bourdieu P., *Méditations pascaliennes*, *Op. Cit.*, p. 270.

²²) Certeau de M., *Op. Cit.*, p. 51.

confrontent à des temporalités dominantes - structures qui constituent certes un cadre, mais à partir duquel peuvent être détournées les formes d'imposition - sont également productrices de temporalités qui leur sont propres. Ce sont des logiques de l'ordre de la tactique, qui se différencie de la stratégie.

Cette distinction est déterminée à partir de la position des acteurs dans un espace-temps générateur de pouvoir. De Certeau la désigne en parlant de "possession d'un propre", qui est une maîtrise du temps par la fondation d'un lieu autonome. "Bien qu'elles soient relatives aux possibilités offertes par les circonstances, ces *tactiques* traversières n'obéissent pas à la loi du lieu. Elles ne sont pas définies par lui. A cet égard, elles ne sont pas plus localisables que les *stratégies* technocratiques (et scripturaires) visant à créer des lieux conformes à des modèles abstraits. Ce qui distingue les unes des autres, ce sont des *types d'opérations* en ces espaces que les stratégies sont capables de produire, quadriller et imposer, alors que les tactiques peuvent seulement les utiliser, manipuler et détourner"²³. Michel de Certeau nous convie à préciser la nature de ces opérations en ce que les rapports de forces définissent les réseaux où elles s'inscrivent et délimitent les circonstances dont elles peuvent profiter : "il s'agit de combats ou de jeux entre le fort et le faible, et des "actions" qui restent possibles au faible"²⁴.

La tactique correspond donc à une logique de l'occasion, qui a pour dimension temporelle le *Kairos*. Cette action calculée est déterminée par l'absence d'un propre, contrairement à la stratégie. Celle-ci, postule en effet un lieu à partir duquel on "gère les relations avec une *extériorité* de cibles et de menaces", "lieu du pouvoir et du vouloir propres" en somme. A l'inverse, la tactique n'a pour lieu que celui de l'autre. "Elle fait du coup par coup. Elle profite des "occasions" et en dépend, sans bases où stocker des bénéfices, augmenter un propre et prévoir des sorties. ce qu'elle gagne ne se garde pas. Ce non-lieu lui permet sans doute la mobilité, mais dans une docilité aux aléas du temps, pour saisir au vol les possibilités qu'offre un instant"²⁵.

La tactique consiste donc à jouer avec les événements pour en faire des occasions. Il s'agit de tirer parti, en des moments opportuns, de forces qui sont étrangères, par une décision, un acte et une manière de "saisir" l'occasion. En résumé, elle est ruse, qui représente pour de Certeau un art du faible.

Cette distinction entre les logiques d'action apparaît utile notamment dans l'analyse des temporalités de personnes soumises à des contraintes temporelles extérieures, dépendant totalement de l'emploi du temps des autres. C'est par exemple le cas dans la structure temporelle du travail domestique, et plus généralement des fonctions de reproduction, d'éducation et de socialisation des enfants. Ces activités domestiques, exercées essentiellement par les femmes dans la division sexuelle du travail, consistent en fait à s'adapter au temps de chacun (conjoint, enfants, école, commerces...). La disponibilité permanente est l'expression temporelle de la relation de service qui caractérise ce type de travail : la femme au foyer donne l'image d'une jongleuse qui doit intégrer les activités des autres, aller chercher le petit à l'école en pensant à passer chez le boucher, etc²⁶. C'est aussi pourquoi, dans une culture relevant fortement du *Chronos*, le travail domestique apparaît invisible au regard du travail professionnel. Mais c'est également parce que ces activités rentrent dans le cadre de la tactique, au sens de de Certeau, que les femmes sont généralement plus aptes à faire face à des situations nouvelles. Parce qu'elles sont habituées à développer des logiques d'action qui intègrent les cadres temporels des autres, elles apparaissent généralement moins déstabilisées dans des périodes de crise ou de changement,

²³) *Ibid.*

²⁴) *Ibid.*, p. 57.

²⁵) *Ibid.*, pp. 60-61

²⁶) Cf. Chabaud-Rychter, D., Fougeyrollas-Scwebe, D., Sonthonnax, F., *Espace et temps du travail domestique*, Paris, Méridiens, 1985 ; Saraceno, C., "Il tempo nella costruzione dei ruoli sociali e identità sessuale", *Rassegna italiana di sociologia*, XXIV (1), 1983.

comme dans l'épreuve du chômage par exemple²⁷. En ce sens, le *Kairos* dont relève ce type de temporalité, s'avère opératoire dans les périodes de mutation, notamment celle que nous vivons actuellement.

Le *Kairos* à l'aune des dérégulations temporelles

Les discussions sur la préparation de l'action et le sens pratique gagneraient à intégrer plus systématiquement la question de la maîtrise du temps. Ainsi, on n'en resterait pas simplement, dans les diverses options liées à la place réservée au passé ou au présent, à des postulats relevant d'un découpage différent des séquences d'action considérées, mais on l'inscrirait dans une réalité où les rapports de domination sont au principe de la construction des temps. C'est tout l'intérêt heuristique des distinctions introduites ici entre *Kairos* et *Chronos*, au niveau des dimensions temporelles, et celles définies par de Certeau, au niveau des logiques d'action qui s'y rapportent, entre tactique et stratégie. Dans nos sociétés fortement rationalisées, c'est la dimension *Chronos* du temps qui domine, et la logique d'action qui y correspond est organisée par le postulat du pouvoir. Comme le montre bien de Certeau, le pouvoir s'appuie sur l'élaboration d'un "propre", qui suggère une certaine stabilité, celle-là même qui permet de maîtriser le temps. Si les changements sociaux actuellement en cours sont loin d'inverser les rapports de domination, il reste qu'ils peuvent être caractérisés par une évolution des formes de régulation temporelle, marquées notamment par l'instabilité et l'incertitude. Je voudrais donc insister, pour finir, sur la pertinence du *Kairos* dans nos schémas d'analyse, au regard des évolutions sociales et des dérégulations qui sont à l'oeuvre au niveau des temporalités.

Loin de rentrer dans un exposé ne serait-ce que sommaire sur les mutations temporelles de la société²⁸, qui me permettrait d'étayer l'idée d'une flexibilisation temporelle et d'un rétrécissement du temps sur le présent, je ne ferai qu'évoquer les apories de la programmation comme mode de régulation sociale. La tendance "naturelle" et permanente des systèmes fonctionnant sur des logiques rationnelles consiste à définir le plus précisément possible les critères d'intervention pour les programmer, les mettre en protocole afin de pouvoir redonner un cadre préalable à l'intervention (*Chronos*). Or, le seul exemple de la nouvelle schématisation du temps dans les organisations du système économique montre qu'à l'accélération et à la réduction des opérations dans le processus de production caractéristique du Taylorisme, s'ajoute une autre forme d'accélération, celle de la réaction à des événements au niveau de l'environnement qui mobilise une capacité à réaliser dans les plus brefs délais des modifications de structures²⁹. Cette évolution est évidemment liée à un rapport à l'avenir relativement inversé. A la croyance dans le progrès qui permettait de tableur sur le futur, se substitue un rapport à l'avenir marqué par le sceau de l'aléatoire, et ce au niveau individuel et social. Dès lors, le futur tend à devenir un présent prolongé, étendu³⁰. Nous assistons à un rabattement de l'action sur le court terme : le présent s'aplatit³¹. C'est ce qu'atteste par ailleurs les préoccupations éthiques ou écologiques, ou les discussions sur le principe de précaution en matière d'aménagement ou de politique industrielle, qui aboutirait à concevoir des procédures incluant une révision possible des décisions, voir un

27) Cf. Lazarsfeld P., Jahoda, Zwefel, *Les chômeurs de Marienthal*, 1931, Minuit, Paris, 1981.

28) Cf. Bessin M., "Les catégories d'âge face aux mutations temporelles de la société", *Gérontologie et société*, n°77, "Le temps", juin 1996.

29) Cf. Brose HG., "Vitesse et irréversibilité. Aspects d'une nouvelle schématisation du temps dans les organisations du système économique", communication au colloque "Vitesse et vie sociale", Groupe "Temps, Culture, Société", MSH, janvier 1998.

30) Cf. Nowotny H., *Op. Cit.*, p.48

31) Cf. Godard F., *Op. Cit.*, p. 38.

retour en arrière quant aux conséquences de celles-ci. Toujours est-il qu'en matière économique et de production, qui régit plus que jamais le monde, le principe du juste à temps et des flux tendus confère un autre rapport au temps, où la dimension du *Kairos* est largement sollicitée. Au demeurant, parce que la flexibilité temporelle s'appuie sur la précarité des statuts pour contrecarrer une apparente maîtrise individuelle du temps, ceux à qui il ne reste plus que la tactique comme logique d'action n'en sortent pas moins perdants. Il s'agit toujours de s'adapter au mieux à une situation que l'on n'essaie pas de dominer. Il n'en reste pas moins important, pour l'analyse temporelle, de se doter, aux côtés d'un temps transcendantal, qui s'impose par l'efficace des normes, des institutions ou de la domination, d'un temps de l'émergence et de l'occasion qui s'avère pertinent dans le cadre de temporalités plus centrées sur le présent.